

LE VOLEUR

- Parce que tu embellis ma vie, lui répond t-il.

Elle entend les mots mais pas la réponse. Elle est absente et si elle se voyait dans un miroir, elle ne se rendrait seulement pas compte que ses yeux sont vides. Elle semble fixer quelque chose sur le mur blanc mais ce qu'elle regarde ne se trouve pas là. C'est loin. Beaucoup plus loin dans le passé...

Un magnifique papillon bleu et rose s'envole haut dans le ciel après avoir flâné un peu autour d'elle.

Elle se sent bien, allongée sur la grande serviette du pique-nique, ses jambes nues chatouillées par des brins d'herbe, sa robe d'été rabattue après l'étreinte, les rayons du soleil diminués par les feuilles du grand arbre lui fouettant agréablement de chaleur le visage et les épaules. Entre ses cuisses, l'impression de le sentir encore en elle persiste. C'est bon. Elle ne se rappelle pas s'être déjà sentie aussi bien. Elle a eu des amants, des histoires, des petits copains, mais avec lui c'est différent. Il n'est ni grand, ni beau, ni fort, et sûrement que s'il devait se pointer sur un cheval blanc, la monture arriverait la première... Bref, il est loin du prince charmant tel qu'on se le représente petite fille. Et heureusement du reste parce que maintenant qu'elle est en âge de le rencontrer, le prince charmant, elle ne s'imagine pas se baladant avec un corniaud habillé d'un bonnet de nuit, d'une sorte de veste à frou-frou avec manches bouffantes, de collants et de bottines avec glands clochettes ? Ou plutôt si, elle s'imagine et ça la fait pouffer de rire.

Il ronchonne.

Il a remonté son jean sans le reboutonner, est resté torse nu et fait semblant de dormir.

« Il n'ose pas le dire... », pense t-elle.

Ils viennent de faire l'amour pour la première fois. Et pour la première fois aussi, quelqu'un s'est intéressé à son plaisir à elle. Il a eu envie de la faire jouir, a aimé qu'elle jouisse. Ça aussi c'est différent d'avec les autres. Jusqu'à leurs corps collés par la transpiration, sensation qui a pu lui donner un sentiment de dégoût par le passé et qui cette fois a participé à l'excitation, au bien-être, à la sensualité et même à l'explosion finale.

« Attends ! Il n'ose pas le dire mais je sais qu'il va le dire alors il faut que je sois attentive... ».

Elle se tourne pour le regarder. Il est couché sur le dos, son torse n'a pour ainsi dire pas de poils mais ça ne la gêne pas. Ça ne la gênerait non plus qu'il en ait davantage. Elle s'en fout. C'est début juillet et il a déjà bien pris le soleil car la peau sur son visage, sur son cou et sur

ses bras est bronzée alors que le reste est blanc. Il faut dire qu'il travaille comme pompiste pour son job d'été et qu'il passe ses journées en tee-shirt et salopette.

- Tu ne t'es pas rasé, remarque t-elle.
- Pas le dimanche.
- Un bruit de scie, non ?
- Quoi ?
- Quand je passe mon pied sur ton jean... le frottement sur le tissu, ça fait comme un bruit de scie ou pas ?
- Je sais pas. Oui, peut être... T'as encore envie ?
- Pas toi ?
- Si. Mais on attend un peu.

« Voilà, c'est là, ou dans pas longtemps... avant qu'on recommence, il va m'attirer contre lui et me dire le truc... alors il faudra que je lui demande pourquoi et je saurai... ».

Elle lui caresse la joue. C'est bon de toucher l'homme qu'on aime. Il lui prend la main, l'embrasse puis il passe son bras autour d'elle et l'attire contre lui. Elle se retrouve la tête posée sur son torse.

« C'est ça, c'est bientôt... pourvu que je pense à lui demander... »

Il écarte le rideau de cheveux qui couvre sa nuque et commence à effleurer le haut de son dos avec les doigts. Il sait que ça lui procure un frisson dans la colonne vertébrale et qu'elle aime ça. D'ailleurs, elle soupire et ne tarde pas à s'étendre sur lui pour qu'il puisse dispenser le remède à une plus grande partie de son corps. Elle s'abandonne tout doucement au rythme du va et vient des doigts sur ses omoplates. Ce n'est pas un massage. Plutôt comme s'il la grattait sans pratiquement la toucher. Bientôt, elle sombre presque dans un demi-sommeil,

« l'extérieur » lui parvient encore sous la forme du pépiement d'un oiseau ou d'un souffle d'air frais, mais elle se concentre sur ce qu'il lui fait.

- Plus bas, finit-elle par murmurer.

Délicatement, il la délivre de sa robe en faisant glisser les bretelles, puis il allonge les bras jusqu'à ses fesses et, en appuyant un peu plus fort, remonte la cambrure des reins.

- Oui. Encore. De plus en plus fort, souffle t-elle.

Il s'exécute tandis qu'elle l'embrasse dans le cou, sur la joue, l'arcade, le front, le nez.

Elle est chaude, brûlante, complètement à la merci du désir qui prend possession d'elle.

Maintenant il la griffe quasiment mais elle adore ça. La tête lui tourne comme après avoir bu du vin en plein soleil. En même temps c'est grisant. Un état étrange comme d'être perdu tout

en sachant parfaitement où on est... Comme de perdre pied alors qu'il n'y a pas de vide qui nous entoure.

Elle sent son érection et ça la trouble énormément. Elle a envie de le délivrer mais sait que ça sera meilleur si elle attend encore un peu...

« Attendre quoi déjà ? Qu'il me baise ma culotte ? Non, c'est pas ça. Attendre quoi alors ? Je ne sais plus... Oh ! Pourvu que je n'aie pas raté le moment ».

Une angoisse terrible la saisit brusquement. Elle ne sait plus, ne se rappelle plus, ne comprend plus, elle se retrouve plongée dans un puit sans fin, dans un trou noir, un néant, comme quand enfant on se réveille au milieu de la nuit et que la lampe de chevet est éteinte.

« Dois-je appeler maman ? Je crois qu'elle est morte il y a longtemps... Mais qu'est-ce que je dois faire ? ».

- Embrasse-moi, il demande enfiévré.
- Quoi ?
- Embrasse-moi.

Une main passe sous elle et s'agite.

« Qu'est-ce qu'il cherche ? Je ne me souviens pas... Ah si : il baisse son pantalon !... Mais alors... C'est là, c'est maintenant, je me rappelle, c'est juste après que je l'aie embrassé ».

Elle l'embrasse fougueusement. Alors il lui attrape fermement mais sans aucune agressivité le visage et la fixe bien droit. Ils peuvent constater à quel point leurs yeux sont gorgés d'excitation. Dans quelques secondes, il va la prendre, elle va se donner, ils vont s'aimer comme jamais ni l'un ni l'autre n'ont aimé jusqu'à maintenant.

Il la trouve magnifique. Du haut de ses vingt ans, il se sent capable de ne plus jamais aimer une autre femme qu'elle.

- T'es un petit bijou, lui dit-il.

Et le temps s'arrête.

« C'est le moment. Il vient de me le dire. Il faut que je lui demande sinon je ne saurais pas... Allez, il est juste à côté de moi, c'est facile... Pourquoi, pourquoi, c'est ça le mot que je dois dire... Pourquoi, ne pas oublier de demander pourquoi... Pourquoi, pourquoi, pourquoi, faut que je le dise... POURQUOI ».

- Pourquoi ? Demande t-elle.

Et elle se retrouve à fixer le mur blanc. Le mur blanc de sa chambre d'hôpital. Elle revient de loin. De très loin dans le passé. Elle sait qu'elle vient de demander « pourquoi » et qu'il fallait qu'elle le fasse, que c'est très important mais...

- Pourquoi quoi ? Répond t-il.

Elle tourne la tête. Il est là.

« Qu'est-ce qu'il a vieilli ! Forcément, on n'a plus vingt ans. L'âge du pique-nique est révolu... je me souviens ? Oui, oui, je me souviens du papillon et tout. C'était en 1973. Début juillet. On est en quelle année là ? 1995 ? Non, plus tard que ça. 95 c'est l'année où on a déménagé pour... Oui, on a passé l'an 2000 depuis belle lurette... Là, on est en... ».

- Pourquoi quoi ? Répète t-il.

« Merde ! Pas que je perde le fil... Pourquoi, pourquoi, pourquoi... Ça commence par pourquoi... ».

- Pourquoi... Pourquoi tu m'appelles ton « petit bijou » ?

Il reçoit comme un coup de couteau dans le cœur. Du moins, c'est l'image qui lui vient à l'esprit. Des larmes lui montent aux yeux. Des larmes de tristesse mais aussi de colère. Une colère atroce qu'il garde en lui car il ne peut s'en prendre à personne pour se soulager. Elle lui reste dans les bras, lui déclenche des douleurs insupportables dans les épaules. « Ça vous pèse » lui a dit le toubib. Mais comment faire autrement que de prendre sur soi ?

Alors il prend sur lui. Il la regarde, voit que ses yeux ne sont pas vides, qu'elle est là, présente, ou dans le présent, qu'elle l'écoute, que cette fois elle va peut être entendre plus que les mots, qu'elle va entendre la réponse. Cette réponse qu'il lui a déjà donnée cent fois et qu'il n'accompagne plus d'un prélude en forme de : « je viens de te le dire ». Il répond c'est tout. Il répond et espère qu'elle entendra.

- Je t'appelle mon « petit bijou », commence t-il.

Elle est attentive comme elle ne l'a plus été depuis longtemps. Elle est avec lui, ça ne va pas durer, il le sait, mais à cette seconde, elle est bien ici. Elle le fixe, les yeux grands ouverts, attendant qu'il la délivre de cette question qui la torture et dont la solution semble lui avoir été volé par...

« Il faut que je me concentre sur ce qu'il va me dire... Pour le reste, je verrai après ».

- Je t'appelle mon « petit bijou » parce que tu embellis ma vie.

Son visage s'illumine. C'est une délivrance. Enfin, elle sait. D'ailleurs, elle a toujours su. Le problème c'est que le voleur s'obstine à lui dérober...

« En même temps, quoi de plus normal pour un voleur que de voler un petit bijou. ».

Cette réflexion la fait sourire. Elle dit :

- J'aime quand tu m'appelles comme ça.

Il s'empêche de pleurer. Lui prend la main avant de s'approcher d'elle et de l'embrasser.

- Tu me manques, parvient-il à articuler.

- Toi aussi. Mais c'est pas ma faute.
- Je sais. Je sais.
- C'est la faute du voleur. Alzheimer, le voleur, arrive t-elle à plaisanter.

Pour ne pas qu'elle voit les larmes qu'il ne retient plus, il la serre contre lui et lui chuchote à l'oreille : « petit bijou... petit bijou... petit bijou... », pour que ça lui appartienne encore pendant quelques minutes.

FIN.